

LA «LEÇON» DE L'EUROPE CENTRALE. CONSIDÉRATIONS SUR LE POIDS DU CULTUREL DANS LA CONSTRUCTION EUROPÉENNE

Deliana VASILIU*

Si l'on se demandait ailleurs [1] quel pouvait bien être «le centre» de l'Europe Centrale, il semblerait opportun et profitable à plus d'un égard de s'interroger aujourd'hui sur «le centre» de l'Europe elle-même, tâchant de mettre à profit tous les enseignements qu'on avait pu (ou cru pouvoir) tirer en l'occasion. Ici et là, «centralité» non pas principalement politique, il va sans dire, encore moins géographique, mais plutôt idéologique et, par là, comme le présent travail se propose de l'approcher, hautement symbolique.

Les mots de Milan Kundera, pour qui le regard de l'Autre sur l'Europe Centrale – un de ces regards fondateurs qui seul permet d'**ex-ister** – est toujours venu de l'Ouest, nous convainquaient, entre autres, des indicibles aléas d'une **quête identitaire** par trop souvent recommencée entre la Russie et l'Occident. «La tragédie de l'Europe Centrale» [2], déplorée comme telle bien avant la chute du communisme, son abandon-oubli par une Europe qui «perdait» ainsi en elle sa «Maison de Culture», tout cela nous intrigue et nous interpelle encore davantage aujourd'hui, nous obligeant à nous tourner du côté de l'Europe dans son ensemble pour comprendre ce qu'il en est aujourd'hui de son identité à elle.

Voilà pourquoi nous nous proposons de cibler ici la **construction européenne en cours** non pas en tant que question politique ou institutionnelle (les professionnels du domaine s'empressent d'ailleurs à le faire et le font souvent très bien), mais sous l'angle du **culturel**, notamment en tant que **problème identitaire**. Pour ce faire, nous emprunterons volontiers à l'anthropologie culturelle les arguments d'autorité et les développements capables, à notre sens, d'étayer aussi bien l'ampleur que l'urgence d'une telle approche.

Double discours identitaire

«Version concentrée de l'Europe même [...], une petite Europe archi-européenne, un modèle

réduit de l'Europe des nations régi par une seule loi: un maximum de variété à l'intérieur d'un minimum d'espace» [2: 223], telles apparaissaient l'Europe Centrale et l'Europe elle-même à leurs inconditionnels durant le très long et mouvementé XX^e siècle. En effet, ils n'avaient de cesse de clamer, tel Mircea Eliade, «l'unité foncière et indestructible de l'Europe», «le fonds même de la spiritualité européenne, nourrie et formée, depuis le néolithique au christianisme et jusqu'aux aubes de la pensée scientifique, par les mêmes mythes et les mêmes vérités.» [3: 236,243] À les entendre, on ne peut que leur donner raison: seul le rideau de fer serait responsable d'une démarcation, une ligne de partage, autrement artificiel. Eh bien, c'en est fini! La volonté politique européenne dans son ensemble œuvre aujourd'hui en faveur de «l'intégration». Et pourtant, tout un chacun en Europe, à tous les niveaux, du plus haut politique au simple citoyen (des deux côtés!), presque tout le monde semble habité par un malaise, plus ou moins avoué, devant ce constat quasi inavouable: après la chute du rideau de fer, l'équation européenne n'a fait que se compliquer au jour le jour.

Qu'en est-il au fait ? Qu'est-ce qui séparent au juste, aujourd'hui encore, les deux (ou plusieurs !) Europe ? Qu'est-ce qui les empêchent de se sentir et de devenir pour de bon, enfin, une, à l'heure où le mécanisme européen - plus ou moins bien huilé, plus ou moins déjà rouillé – se met tant bien que mal en place.

La réponse en est, en fait, toute simple, au moins au premier regard (parce que, comme partout, elle ne fait qu'en cacher une autre), à savoir que, malgré les similitudes et analogies et ressemblances indéniables de toutes sortes qu'on a à juste titre souvent signalées entre les deux Europe, ce sont pourtant les différences qui l'ont en dernier ressort presque à chaque fois emporté. Et pour cause, oserions-nous dire. Comment des gens ayant

* *Maître de conférences, Département des Langues Romanes et de Communication en affaires, ASE Bucarest*

traversé et vécu des expériences – une histoire donc! – tellement différentes un peu toujours le long des temps, pourraient-ils ne pas en tirer des leçons et leur garder une mémoire elles aussi sinon différentes, au moins autres ? C'est là que se joue en fait, et ne se livre qu'au deuxième regard, la réponse plus profonde et responsable dont nous avons vraiment besoin.

Mais entre des points de vue différents qui peuvent s'avérer à l'analyse carrément divergents ou simplement complémentaires, nous sommes enclins à parier sur la complémentarité avec tous ceux qui – tels ces chercheurs ayant réfléchi ensemble et, à la fois, chacun à partir de son «côté», sur «l'autre Europe, cette moitié précieuse de nous-même», comme ils appellent en guise de réponse la conclusion commune de leurs recherches [4:XVII] – continuent d'oeuvrer en faveur d'une **connaissance réciproque et urgente**.

En effet, vue de l'Ouest, du long de son expérience éprouvante et pleine d'enseignements, la nouvelle Europe ne peut être qu'une construction politique et juridique, régie «par la seule rationalité politique et juridique.» [5: 2] Vue de l'Est, du vif de sa longue traversée du désert communiste, et pas seulement, il s'agirait en premier lieu d'une construction assise sur un «consensus culturel». [6:12] Nous sommes de toute évidence en présence de deux logiques: institutionnelle, d'une part, culturelle ou symbolique, de l'autre. Afin d'éviter les complexes qui ne sont jamais très payants, d'infériorité, ici, de supériorité, là, le pas essentiel à franchir consisterait à replonger dans le passé commun pour en (re)faire une Histoire commune. «L'Europe actuelle - nous le signale-t-on si opportunément à travers les mots de Bronislaw Geremek, cette voix sonore centre-européenne - a besoin d'une **mémoire commune** qui rendrait légitime l'**identité communautaire** et donnerait aux individus et aux groupes le sentiment de participer à des associations supranationales. Il ne suffit pas de placer sur une échelle commune de valeurs les histoires particulières des nations européennes, il faut faire quelque chose de plus: **créer une mémoire commune**.» [6: 12] (c'est nous qui soulignons.)

Eux et Nous, donc, et le besoin urgent d'adjoindre à la volonté (politique) les moyens qui rendent possible un rapprochement durable, autrement et profondément fondé. Puisque à y regarder de plus près, le traitement différent de nos histoires respectives semble plus responsable du face à face de ces deux logiques que les événements vécus proprement dits. Il y a par conséquent de

fortes chances pour qu'elles deviennent complémentaires, chacune ayant son bon côté, profitablement transférable à l'autre. La logique symbolique, non institutionnelle, sinon carrément anti-institutionnelle, repérable dans les «grandes narrations» du centre-est, lesquelles ont contribué par ailleurs à sauvegarder l'identité de ces peuples, gagnerait ainsi à aller de l'avant, en dépassant au niveau discursif «l'étape précritique, narrative et interprétative» qu'elle vit encore pleinement, pour se doter d'un «discours argumentatif et reconstructif», dont le bénéfice évident pour ses échanges – «son universalité, en d'autres termes, sa communicabilité» [6: 14] - ne tarderait pas à se faire sentir. Quant à l'Ouest européen, par delà sa modernité se nourrissant parfois ostensiblement d'une culture de la rationalité, on peut facilement comprendre que lui non plus il «n'est pas délivré de ses mythes.» [7: 639] Il est évident que ces derniers sont bien là et pointent, à peine masqués, plus ou moins recouverts par un discours «reconstructif», aussi bien sous les différentes formes actuelles de culture de la rationalité qu'en tant que nouveaux mythes politiques, fruit des aléas post-modernes de la même quête identitaire.

Pourquoi alors ne pas tenter de les aider à se reconnaître et à communiquer comme telles, ces plus ou moins sophistiquées constructions incontournables de l'imaginaire politique ? Car, dans ce tourbillon de conjectures, une chose est pourtant sûre: personne et nulle part ne peut s'en passer, ni ici, ni ailleurs, ni individu, ni collectivité. Le fonds mythique constitue la trame autour de laquelle se tissent les valeurs, les repères et, en général, l'ordre socio-politique indispensable à la vie humaine organisée. Voilà pourquoi nous aussi nous pensons qu'une souhaitable complémentarité «devrait s'enraciner dans une **anthropologie des traditions culturelles**», à partir «d'une **philosophie politique dialogique**, dont les termes et les modalités de fonctionnement sont à élaborer.» [6: 25] (c'est nous qui soulignons) Notre intervention, quant à elle, se propose d'y réfléchir, ne fût-ce que par quelques inflexions.

Par ailleurs, sans méconnaître l'ampleur, la profondeur et en même temps l'urgence d'une telle démarche, il ne fait plus aucun doute qu'il faut construire patiemment à partir des évidences et des quelques acquis, si fragiles soient-ils, mais encourageants, en la matière. Tous ceux qui s'y intéressent commencent, par exemple, à s'accorder sur le fait que la construction européenne ne relève pas que du politique. La rencontre Est-Ouest en tant que rencontre entre, d'une part, des cultures

symboliques, misant sur un consensus éthique issu d'une série de repères symboliques partagés et, d'autre part, des cultures institutionnelles, ayant déjà interprété, converti, donc «communiqué» le tissu symbolique propre, est de toute évidence un processus de longue haleine.

En attendant et en oeuvrant donc à leur souhaitable complémentarité à venir, il conviendrait de se contenter aujourd'hui de la (re)connaissance et l'acceptation mutuelles dans la différence, de l'incessante mise en relation, en tant que tels, des deux passés, de l'Europe occidentale, respectivement de l'Europe centrale et orientale. D'autre part, il importerait de ne pas non plus se méprendre sur le poids du fonds mythique, d'avertir de la tendance/tentation toujours présente ici et là à minimiser son importance, voire à l'abandonner, à l'«oublier».

Or, comme on ne le sait que très bien, au moins à partir de la psychanalyse, les mythes sont toujours là, quoiqu'on fasse. Le fonds mythique est incontournable sous peine d'assister impuissants à son retour en force. Par conséquent, «le retour du refoulé» menace toujours avec son cortège de constructions malsaines. Les fameuses «leçons de l'histoire», si souvent citées pour mémoire, ne veulent d'ailleurs pas dire autre chose. Car, une fois nés, si absurdes soient-ils, les mythes, symboles, croyances, rêves plus ou moins utopiques, sont de toute façon toujours interprétés, (re)valorisés. Ou bien, de l'autre côté, c'est le «blocage mythologique» qui guette, sorte de pétrification identitaire, par excès et/ou méconnaissance. Les dangers encourus sont immenses à chaque fois, comme nous le rappelle inlassablement Lucian Boia [8a,b] à propos de la très forte et durable mythologie communiste, sorte de recyclage pseudo-scientifique, donc rationaliste, de certains mythes anciens, moins étrangement vivants donc, si nous savons faire la part des choses. Parce que, d'autre part, à côté de la nécessaire et périodique tâche de décryptage, démythification et démythification de l'Histoire, dont parle l'historien roumain, n'oublions pas non plus le très connu et toujours valable en ce point avertissement de Gilbert Durand: «Il est d'ailleurs temps de s'entendre sur la prétention de certains qui, à tout prix, veulent **démystifier l'homme**. Nous pouvons à notre tour nous demander sous **quel régime mythique** se manifeste cette **volonté de démythification**.» [9: 495] (c'est nous qui soulignons)

L'un des enseignements de parcours de ce qui précède serait donc d'accepter **l'incontournable conjugaison du Mythe et de l'Histoire**. Au lieu de

s'acharner à les retenir ou à les bannir, mieux vaudrait s'en accommoder, c'est-à-dire d'abord les reconnaître, c'est-à-dire ne pas les ignorer, puis tâcher de les connaître par l'approfondissement de leurs enjeux, pour pouvoir ensuite les faire connaître comme tels. Ce n'est qu'à ce prix que les mythes peuvent avoir la chance d'un traitement lucide et responsable.

Par ailleurs et pour ce qui nous concerne ici, les deux modèles imaginaires concurrents censés asseoir la communauté européenne, le Méta-Etat, pour l'Ouest, la Méta-Nation [cf.6: 25], pour le Centre-Est, auraient également à gagner en tirant profit de **leur altérité respectives**. C'est toujours l'anthropologie culturelle qui se charge de nous rappeler l'importance de l'Autre pour le profil identitaire, individuel ou collectif. L'altérité est en ce sens enrichissante, voire indispensable (nous y reviendrons), car elle peut profitablement interroger tout le monde. Voilà pourquoi (re)découvrir les modèles identitaires en tant qu'altérité équivaldrait à un «regard» d'où peut toujours éclore une nouvelle appartenance sécurisante. Autant dire que, si nouvelle identité – européenne ou autre – il y a, elle ne peut être que culturelle.

Identité culturelle

Revenons à l'importance constitutive du regard de l'Ouest - son «Centre» - posé sur le Centre-Est européen, dont on parlait au début. L'identité plus ou moins réelle, plus ou moins imaginaire de l'Europe Centrale et Orientale y trouve son origine. Nous allons maintenant changer de sens et, un peu mieux armés, nous nous arrêterons dans ce qui suit à ce que l'Europe Centrale et Orientale peut à son tour, à partir de son vécu, offrir en matière d'expérience, réelle ou imaginaire, historique ou mythique, au projet européen en cours. Parce que, nous le savons déjà, la compréhension de l'Autre est directement proportionnelle avec la qualité de la re-prise ou re-lecture de l'altérité. Et c'est par là que se multiplient les chances et du multiculturalisme de fait, et des institutions européennes de se mettre enfin et pour de bon en place. Ce serait donc cette fois-ci de l'intérêt de l'Europe dans son ensemble de regarder du côté de l'Europe Centrale et Orientale. Non pas, il va sans dire, pour y repérer les archiconnus **mythes européens fondateurs** dont tous, ou presque, se sont toujours revendiqués, aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est. En ce sens, tout le monde s'accorde pour dire que les deux espaces relèvent au même titre, même si à des degrés divers, de la triade

la plus évoquée à ce sujet: **esprit grec, romanité, chrétienté**. Nous n'emprunterons pas non plus la piste, par ailleurs très prometteuse, de ces combinaisons variables ayant circonscrit des typologies mythiques, véritables *forma mentis* plus ou moins locales, entretenant des rapports ambigus, sinon carrément conflictuels avec les mythes originaires. Et nous pensons ici, par exemple, au face à face durable, à issues changeantes, entre, d'une part, le mythe national et, de l'autre, le cosmopolitisme.

En effet, pour l'instant, notre intérêt est ailleurs. Nous avancerons donc ici, à titre d'hypothèse, trois traits caractéristiques, trois aspects particulièrement sensibles de l'expérience centre-européenne où s'enracinent, à notre sens, les stéréotypes, les symboles et les mythes les plus tenaces de la région.

D'abord, l'Europe Centrale et Orientale en tant que «**zone de contact ethnique**». Réputées en tant qu'espace de rencontre (des peuples et des religions) et espace de cohabitation des cultures, les terres qui nous occupent offrent avant tout l'image d'un puzzle où la tolérance se le dispute, selon l'heure et la fortune, aux extrémismes de toutes sortes. Pour comprendre à quel point il ne s'agit là que d'un autre stéréotype – positif/négatif -, nous proposons pour ce qui nous intéresse ici le syntagme par trop véhiculé: «terre des confins».

En effet, tout y est. D'une part, la frustration de la périphérie qui regarde envieuse vers le Centre, d'où naît notamment le besoin de défendre sa spécificité selon des voies souvent opposées: ou bien saisir chaque échec pour se rebeller contre l'injustice (infligée par le Centre), ou bien se martyriser au nom de ce qui devrait devenir de vraies valeurs universelles. D'autre part, en tant que minoritaire parmi les minoritaires, regardant vers le Centre lointain et ignorant ses voisins plus ou moins proches, on a, de règle générale, le choix (si les moyens vous le permettent) de vivre en cosmopolite (et être considéré par ses pairs comme un traître, ayant abandonné sa patrie) ou en national, le dos tourné et au Centre et aux voisins, épris de cloisonnements et de refuges. Mais, avant tout, le périphérique en tant que minoritaire est généralement habité par une anxiété diffuse. Chez les Centre-Est-Européens, par exemple, cette inquiétude est née à partir du sentiment d'«outsider», de partie prenante à des jeux qui se font ailleurs (au Centre, évidemment, donc à l'Occident!). Et elle s'accompagne d'une suite de réactions imprévisibles soit contre les ennemis internes, soit contre les responsables externes du

retard et/ou des difficultés et/ou de l'impossibilité de «rattraper le train de l'histoire», pour atteindre son apogée, dans les moments de crise, avec le rejet de l'Autre, du Centre, de l'idée européenne, dans notre cas.

Et pourtant, ces moments de crise mis à part, où les idiosyncrasies tournent facilement en tensions interethniques, voire en agressivités et explosions de toutes sortes, ces mouvements de profondeur sont généralement enfouis et c'est le sentiment et l'image (surtout l'image!) de bonne entente qui l'emportent et qui font surface. N'oublions pas, en ce sens, les mots de György Konrád: «Être Centre-Européen c'est maîtriser son nationalisme ou son égocentrisme national.» [10: 269] Même si ce n'est, hélas, assez souvent qu'un vœu pieux, la nostalgie des bons vieux temps où l'on fraternisait volontiers est l'un des stéréotypes positifs les plus présents dans des zones telles, pour ce qui nous concerne, la Bucovine et le Banat, où il arrive parfois que le régionalisme diffus, rêvant d'identité supranationale, se le dispute à l'identité nationale. C'est plus profondément la nostalgie de «l'éclat impérial» - un autre Centre fondateur! - et du fédéralisme impérial révolu qui fait encore rêver à la Mitteleuropa en tant que «modèle d'intégration régionale réussie» [11:112] en matière d'intégration européenne.

Plutôt concept, projet ou «discours sur la centralité» [12: 99], cette «chaudière sous pression», comme on l'a souvent appelée, l'Europe Centrale et Orientale a (a eu!) pourtant une vie bien réelle, notamment «un style de vie» et une esthétique exceptionnellement féconde. Une conscience aiguë de la forme, le goût baroque de l'ornement, le plaisir simple de la belle vie, le sens de l'amitié, de la solidarité, de la recherche, mais aussi la propension à l'échec, à l'autodestruction, à l'anéantissement. Et entre les deux, pleine de force et de vitalité, «la couche burlesque» recouvrant cette «terre de la surréalité» où règnent en maîtres absolus: «**le pathos**, lié au discours héroïque ou martyrologique, et **le grotesque**, lié à la dérision d'une vie sans repères, sous une Loi étrangère et non reconnue, d'une vie soumise à des règles qui paraissent culturellement fantasques ou absurdes.» [6: 17] (c'est nous qui soulignons) Quels noms choisir parmi les dizaines qui pourraient illustrer brillamment tout cet art de la dérision et ce mode de vie en tant que seule réponse de bon sens et piètre, mais nécessaire, mécanisme de défense contre le non sens d'un monde qu'ils affectionnent et abhorrent au même titre et qui leur est indispensable? Contentons-nous d'une liste subjective, forcément limitée - Canetti, Zweig, Milosz, Kafka, Svevo, Kis

- et renvoyons à une très sérieuse et utile anthologie de textes de remémoration de la région [13] qui fait aussi opportunément place à des écrivains s'inscrivant par ailleurs dans la littérature roumaine. On peut y voir à l'œuvre tout leur art ou leur engagement simultanément fort et faible, profond et futile, en un mot, paradoxal, à l'image de la réalité qu'ils vivent et de l'air qu'ils respirent à pleins poumons.

En guise de conclusion à cette rapide tentative de circonscrire l'espace centre-est-européen en tant que «zone de contact ethnique», un clin d'œil à l'actualité du projet européen, dans l'idée que l'interaction symbolique entre Ouest et Est, entre notre continent et d'autres parties du monde est toujours à l'œuvre, même lorsque le dialogue réel n'est pas évident. En effet, l'actualité européenne, notamment française, nous propose ces derniers temps un débat – qui risque souvent de tourner au combat! – où, par delà les crises économique, sociale et politique, bien réelles elles aussi, pointe une **crise identitaire profonde**, dont la clef peut intéresser au même titre l'ensemble de l'Europe et son projet institutionnel, comme «le village planétaire» de Mac Luhan. Pour ce qui nous intéresse ici, c'est l'occasion de faire valider un premier enseignement, car l'échec reconnu de la politique française d'intégration des immigrés donne raison à tous ceux qui – ayant «lu» autrement l'Histoire – se sont épuisés à dire que se réunir autour d'un projet commun économique est amplement insuffisant. Un projet commun ne peut pas non plus se résumer à accepter et/ou à tolérer les différences, et encore moins à les encourager. Ce serait plutôt (re)découvrir des **valeurs communes** - à définir et à négocier à chaque fois! -, dont sûrement **le vouloir et le savoir être-ensemble**. Ce qui n'est pas de toute façon «être à côté de» l'Autre ou «toléré par» lui – chemins qui, eux, ne peuvent que mener directement à l'enclavement, voire à la ghettoïsation. Ce serait donc être «avec» l'Autre, c'est-à-dire **ensemble avec** un Autre qui vous «regarde» et que vous «regardez» (encore faut-il savoir comment !), dans un processus de réciproque validation identitaire (nous y reviendrons).

En deuxième lieu et au même titre de possible miroir édifiant, viendrait un autre thème-repère de l'expérience centre-européenne, à savoir **l'éthos de l'instruction**, brillamment décrit et circonscrit par un chercheur roumain. [14] Mais, comme nous en avons déjà esquissé une présentation dans la première partie de cette analyse [1: 92], nous nous bornerons ici à mettre d'autres accents, plus en rapport avec l'intérêt de la démonstration présente.

Face à l'éthique protestante/puritaine du travail comme instrument de promotion économique et sociale, dominante en Europe Occidentale, l'éthos de l'instruction connaît en Europe Centrale et Orientale une fortune inégalée ailleurs aussi bien au plan individuel que collectif, traversant toutes les couches sociales, toutes les ethnies et, même si sous une forme toujours plus atténuée, toutes les époques ultérieures à la conjonction (re-lecture?) heureuse entre les Lumières, le Romantisme et le style Biedermeier, qui lui permet de se cristalliser. Vrai catalyseur des identités nationales mais, en même temps et paradoxalement, médiateur avant la lettre des tensions interethniques, dont la variété et l'intensité ne font que décupler ses propres forces, ce culte du mérite et de la compétition, ce «respect» pour la culture, la beauté, l'intelligence et la science, ce sens de l'harmonisation des contraires, ce goût tenace pour la jonction entre l'utile et l'agréable – en un mot, tout est là pour en faire une composante essentielle de l'imaginaire social du Centre-Est européen. Il n'y a plus qu'un pas à franchir pour se retrouver retrospectivement en pleine mythologie. À condition de lui adjoindre la part d'«utopies négatives», puisque le même éthos est responsable de ce qu'il y a de décourageant dans cet espace, à savoir une certaine lenteur, voire une difficulté chronique à se remettre à l'heure européenne et, en général, aux urgences de la réalité, une démagogie ronflante, désuète et nostalgique. Voilà pourquoi, toutes caractéristiques confondues, l'éthos centre-européen de l'instruction ne vaut que pour cette unité bien à lui, tandis que sa «figure» est devenue depuis le signe même d'un ensemble attachant et en même temps étrange - donc étranger! – à quiconque se propose de l'approcher de l'extérieur.

Si l'intellectuel est l'emblème de cet éthos et comme son porte-parole, son image n'en ressort que plus contradictoire. Il est vrai, les élites centre-européennes continuent souvent d'en pâtir, accablées par le poids du rôle qu'on leur a toujours fait jouer sur la scène sociale et politique de ce côté-ci du continent. Et nous pensons, par exemple, au scepticisme chronique, parfois désabusé, souvent exaspéré, rarement tempéré de ces littéraires qui vont chez nous jusqu'à bannir l'existence même du mot «ensemble» de la langue roumaine. Ou bien au messianisme tous azimuts d'une partie de l'intelligenstia qui voudrait bien continuer à être à la hauteur de son rôle symbolique et, à l'heure de l'intégration européenne de la Roumanie, organise des conférences et n'hésite pas à titrer d'un goût suranné: «Redevenons ce que nous avons été.

Devenons ce que nous sommes: Européens». En effet, faute de discours et faits sur mesure, encore pris dans ce tissu mythique souvent confus et bariolé, les intellectuels roumains risquent souvent de prêter à la conscience actuelle des voix indéfiniment associées et dissociées qui, associant à volonté les quatre mythes politiques fondamentaux du monde contemporain (la Conspiration, le Salvateur, l'Age d'or et l'Unité) recensés par Raoul Girardet [15: 375], ne cessent en fait de parler de nos peurs.

Et pourtant, tout en perdant de sa force, il est du domaine de l'évidence que l'éthos de l'instruction a déjà fait une bonne partie de ses œuvres et continue d'être encore actif, malgré certaines défaillances. Est-ce alors l'idéaliser et en faire une «utopie positive» que de croire encore aux vertus de l'instruction ? Vouloir donc les projeter aussi ailleurs, par exemple sur le projet européen en cours, convaincus de sa faculté d'inciter à la **connaissance**, en général, véritable source de **connaissance de et avec l'Autre**.

Nous ne saurions trouver meilleure illustration pour conclure cette suite de «points forts» qui parlent, à notre sens, de l'essence même de l'Europe Centrale et Orientale que **le mythe du Déclin**. Mythe, par ailleurs, européen par excellence en tant que représentation mythique de l'histoire, il relève sur notre continent bien avant son heure – depuis Montaigne, donc, jusqu'à Nietzsche, Spengler ou Huizinga – d'une même «sensibilité décadentiste» devenue par la suite idéologie cyclique de l'Histoire. Corrélat le plus souvent à son opposé, le mythe positif du Progrès, le mythe du Déclin visant la civilisation européenne, bien que négatif à long terme, semble dans l'immédiat plutôt un cri désespéré, un ultimatum, un appel «à l'unité qui sauve.» [16: 633] En effet, Livius Ciocârliu [17] ne fait pas autre chose lorsqu'il lance – après d'autres: Kundera, Cioran, Magris, Le Rider, Lipovetsky, Baudrillard – et développe magistralement, sous l'angle de la créativité, l'analogie entre deux fins de siècles, deux fins de route: Vienne et l'Europe. L'origine de cette similaire auto-destruction postmoderne serait, dans les deux cas, par delà la présence de facteurs économiques, sociaux et politiques naturellement autres, une sorte de cohabitation non créatrice des contraires dans une société qui «tend à neutraliser l'altérité.» [18: 127] Autant dire un **processus identitaire escaladé**, surpris à son comble – sorte de reprise ou parachèvement d'une dégradation qu'a connu aussi Vienne en son temps. Ses signes ? Multiples: l'art du simulacre, de l'ornement, dans l'ordre de la

créativité. La solution ? Peu probable, mais non pas impossible. Elle demanderait, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, de passer outre les appréhensions et accepter de voir, re-prendre et comprendre le passé, «le nôtre et le leur, tel qu'il a été. Ce n'est qu'alors qu'ils découvriront, en eux-mêmes et en nous, l'altérité qui a généré l'histoire dégoûtante de l'après-guerre.» [17: 13] Autrement dit, l'Europe Centrale en tant que passage obligé entre l'Est et l'Ouest, permettant de se ressourcer à ces «énergies si longtemps réprimées.» [17: 13]

Et la boucle sera bouclée à l'endroit même où seul un trait d'union identitaire est encore envisageable. Ce n'est qu'à ce prix que le «déclin», la «tragédie» de l'Europe pourraient être évités. Et ce serait aussi l'œuvre de l'Europe Centrale, celle qui, par la voix de Kundera, à l'époque de sa propre «tragédie», reprochait à l'Europe même sa «trahison». Beau retournement de sens, belle leçon de l'histoire !

Pièges mythiques

Et le mythe ? Et bien, à force de l'«écouter», on finit par comprendre qu'il nous enseigne encore plus de prudence que la réalité elle-même, car ses voies sont multiples et tortueuses.

À l'heure de l'Europe, l'Autre Europe - avec son histoire mi-réelle, mi-imaginaire - est encore là pour le prouver et nous le rappeler. Non qu'elle soit à prendre pour «modèle», mais ses expériences réelles, vécues et interprétées dans l'ordre du mythe, sont pleines d'enseignements. Elle ne fait d'ailleurs – comme nous le rappelle Danilo Kis – que «montrer du doigt l'Europe.» [19: 284] Notre analyse, menée aussi bien à partir des inconditionnels de l'Europe Centrale que des historiens et analystes s'étant penchés sur les problèmes identitaires, s'est proposé justement de regarder l'Europe à travers le miroir centre-est européen pour en tirer une «leçon». Autant dire que regarder du côté du présent-passé de l'Europe Centrale nous permet de mieux comprendre le présent-futur de l'Europe en son ensemble. Au moment de conclure, nous dirions qu'il s'agit en fait de réels avertissements, véritables mises en garde contre les dangers qui guettent lorsque l'ignorance ou la méconnaissance sont à l'œuvre dans l'analyse des politiques. Reprenons-les en résumé, tels qu'ils se dégagent de ce qui précède, pour y mettre encore quelques accents.

D'abord, **le piège de l'altérité** indispensable à toute construction identitaire. Si l'être-ensemble suppose, comme nous l'avons vu, la volonté de

partager des valeurs communes, les mythes et les symboles identitaires doivent (re)gagner leur communicabilité, leur universalité. Seule l'actualisation ou la réévaluation dans une structure imaginaire moderne des matrices et arrière-plans symboliques communs permettra d'éviter un double écueil. Car, d'une part, les éliminer, les «oublier» conduirait aussi bien à un appauvrissement et, par voie de conséquence, à une surenchère de l'incompréhension et de l'isolement, qu'à un risque de «retour du refoulé», avec son cortège de fantasmes malsains. De l'autre, les surinvestir obligerait à rester dans les mythes, à s'y enfermer, proie facilement manipulable au gré des enjeux politiques. Voilà pourquoi la seule issue ne peut être qu'une reprise lucide et responsable de notre héritage.

Autrement dit, une re-interprétation qui parvienne à éviter aussi bien une **re-lecture** que nous appellerions à la **hausse** de la part des institutions, trop exigeante, donc, parce que se proposant de réviser rationnellement nos mythes, qu'une **re-lecture à la baisse**, trop soumise aux instincts et radicalismes de toutes sortes. Face à **l'altérité neutralisée** – ou carrément annulée – institutionnellement, **le culturel** seul pourrait retrouver une **re-lecture responsable** au point de conjugaison entre réel et imaginaire, entre Histoire et Mythe.

Ensuite, le **triple piège de l'ambivalence**, aussi bien de l'identité culturelle et du discours identitaire que des mythes eux-mêmes. Comme elle s'enracine dans la permanente re-interprétation mythique, **l'identité culturelle** est toujours ouverte, mouvante, prête à changer de signe, à tourner en son contraire. Mais ce serait aussi sa chance. Et nous renvoyons ici à tous les stéréotypes positifs ou négatifs, tels, pour ce qui nous intéresse ici, les europhiles et les nationaux. Par ailleurs, si nous avons parlé d'un **double discours identitaire** européen aujourd'hui, ce n'est pas à comprendre au sens de faille qui séparerait réellement et géographiquement l'Europe – à l'Est et à l'Ouest. Il est vrai que la culture institutionnelle est dominante à l'Ouest et la culture symbolique à l'Est. Pourtant, suivant la qualité de l'instruction et/ou de l'interprétation des mythes et symboles, l'«océan» mythique semble plutôt pailleté de plus ou moins vastes îlots, en contraste, parfois violent, avec les eaux où ils flottent.

Face à tous ces dangers mythiques, les leçons-avertissements ne peuvent être elles non plus que de l'ordre du mythe. A l'heure du projet commun européen, par delà les crises économiques,

sociales et politiques, les crises identitaires qu'elles sous-tendent sont des plus graves, car c'est l'identité culturelle qui représente la véritable assise solide de l'être-ensemble, ce n'est qu'elle qui permettra de «vivre ensemble, égaux et différents.» [20]

En ce sens, il est évident que le politique ne peut plus s'en sortir sans le culturel. Les réponses que le premier pourrait apporter et que les institutions pourraient mettre en place permettront tout au plus d'assurer la «cohabitation», jamais la «communication». Or, la culture, au sens de «culte des valeurs» [21: 545], montre du doigt l'importance de notre héritage mythique, des passés accumulés qui n'attendent qu'à être repris culturellement afin d'être mieux compris et fructifiés. Il en résultera vraisemblablement un modèle culturel autre, une nouvelle identité, où «l'universalisme éthique» rejoindra «l'universalisme rationaliste» [6: 25] pour assurer, enfin, un début de communication.

Si, pour mettre en place un projet viable, il faut bien s'interroger sur et interroger la réalité, il faudra aussi s'interroger sur et interroger l'imaginaire. Car, comme nous avons essayé de le souligner, entre l'oubli et la nostalgie, mieux vaut parier sur «la mémoire vive» qui, qu'on le veuille ou non, est toujours là, vivante, prête à se rebeller. Il faudra par conséquent apprendre à associer au projet institutionnel de la nouvelle entité un projet culturel – la **re-prise culturelle de l'altérité** – qui lui confère, enfin, une identité. Car la nouvelle Europe ne sera pas un Etat, mais un état, c'est-à-dire un «esprit» capable de dissiper l'inquiétude issue de tant d'ambivalences, une inquiétude qui aujourd'hui continue, malgré les efforts institutionnels et administratifs, de saper tout progrès réel. En simplifiant quelque peu, nous pourrions dire qu'elle continue encore d'être éveillée des deux côtés, à l'Est par la «perte» de son Centre, à l'Ouest par la «perte» de sa Centralité. Les deux, il va sans dire, principalement en tant que valeurs symboliques car, dans l'ordre mythique, le Centre a toujours été imaginaire.

Or, s'il n'y a plus de Centre, si nous assistons réellement à un «dé-centrement culturel» [6: 25], il s'ensuit que le **projet européen** devra s'accompagner aussi d'un **changement de paradigme**, qu'il sera **construit ensemble** par ses citoyens et non plus simplement proposé/imposé par les institutions, quelles qu'elles soient. En ce sens, nous aussi nous pourrions dire que «dans ce monde pluriculturel et multipolaire», ce qui compte c'est «nouer des relations interculturelles.» [6: 16] En effet, le dé-centrement permettra de toujours dé-localiser le Centre de sorte que, pour reprendre

autrement les dires célèbres, il y a de fortes chances pour que les périphéries soient partout, le Centre nulle part. Et les Européens, tous les Européens, des minoritaires parmi les minoritaires.

À la question, donc: comment accepter de vivre avec l'Autre (avec cet Etranger et jusqu'avec cet «Etrangers à nous-mêmes» [22] !), qui est l'une des grandes questions de l'actualité, de ce présent qui se nourrit de tous les passés aimés, ignorés,

detestés, superposés, amalgamés et parfois même confondus pour le bien et pour le pire, nous répondons que seuls ces passés, correctement interrogés, seront à même d'enfanter des lendemains - non pas qui chantent ! mais - à l'image de notre capacité de faire, plus qu'une association quelconque, une véritable synthèse lucide et responsable entre l'Histoire et le Mythe.

RÉFÉRENCES

1. Vasiliu, D., «Quel „centre” pour l'Europe Centrale ? Considération d'ordre culturel sur le présent-passé de la centre-européité», *Dialogos* nr. 9, 2004, Editura ASE, București, pp. 90-93
2. Kundera, M., «Tragedia Europei Centrale», in *Europa Centrală. Nevroze, dileme, utopii*, Antologie coordonată de A.Babeți și C.Ungureanu, Polirom, 1997, pp. 221-235
3. Eliade, M., «Europa și Cortina de fier», în *Europa Centrala. Nevroze, dileme, utopii, ed.cit.*
4. Chaunu, P. «Préface», in *Mythes et symboles politiques en Europe Centrale*, sous la direction de C.Delsol, M. Maslowski, J. Nowicki, PUF, 2002
5. Wunrnburger, J.-J., «Avant-propos», in *Mythes et symboles politiques en Europe Centrale, éd.cit.*
6. Maslowski, M., «Introduction», in *Mythes et symboles politiques en Europe Centrale, éd.cit.*
7. Delsol, C., «Conclusion», in *Mythes et symboles politiques en Europe Centrale, éd.cit.*
8. Boia, L., a. «Mythologie communiste, version roumaine», in *Mythes et symboles politiques en Europe Centrale, éd.cit.*, pp.593-605; b. *Istorie și mit în conștiința românească*, ed. IVa, Humanitas, 2005
9. Durand, G., *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, 1992
10. Konrád, G., «Mai visează cineva la Europa Centrala ?» în *Europa Centrală. Nevroze, dileme, utopii, ed.cit.*
11. Reszler, A., «Europa Centrală: realitate culturală și iluzie politică», in *Europa Centrala. Nevroze, dileme, utopii, ed.cit.*, cf. *Rejoindre l'Europe. Destin et avenir de l'Europe Centrale*, Ed. Georg, Genève, 1991, ch.5
12. Faucher, M., «Fragmente de Europa: unificări și fracturi», in *Europa Centrală. Nevroze, dileme, utopii, ed.cit.*, cf. *Fronts et frontières*, Ed. Fayard, 1991
13. *Europa Centrala. Memorie, paradis, apocalipsă*, Antologie coordonată de A.Babeți și C.Ungureanu, Polirom, 1998
14. Nemoianu, V., «Cazul etosului central-european» in *Europa Centrală. Nevroze, dileme, utopii, ed.cit.*, pp. 168-193, cf. "Utrecht Publications in General and Comparative Literature Series", vol.31, John Benjamins Publishing Co. Amsterdam/Philadelphia, 1993
15. apud Boia, L., *Istorie și mit în conștiința românească*, ed. IVa, Humanitas, 2005
16. Reszler, A., «Mythes et symboles de l'Europe», in *Mythes et symboles politiques en Europe Centrale, éd.cit.*
17. Ciocârlie, L., «Viena 1900 – Europa 2000», in *A Treia Europă*, nr. 2, Ed. Polirom, 1998
18. Baudrillard, J., *La Transparence du mal*, Galilée, 1990
19. Kis, D., «Variațiuni pe tema Europei Centrale», in *Europa Centrala. Nevroze, dileme, utopii, ed.cit.*, cf. "Cross Currents. A Yearbook of Central European Culture", nr.6, Yale University, New Haven London, 1997
20. Touraine, A., *Pourrons-nous vivre ensemble ? Egaux et différents*, Librairie Arthème Fayard, 1997
21. Nowicki, J., «Familier/étranger», in *Mythes et symboles politiques en Europe Centrale, éd.cit.*
22. Kristeva, J., *Etrangers à nous-mêmes*, Librairie Arthème Fayard, 1998